



Errance, déracinement volontaire : Le cas de Akira Mizubayashi

par Ana Maria Alves

L'exil est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable.
(Saïd 241)

RÉSUMÉ: "C'est cet effort d'absence volontaire, de déracinement voulu, de distanciation active par rapport à son milieu qui paraît toujours naturel, c'est donc cette manière de s'éloigner de soi-même – ne serait-ce que momentanément et provisoirement –, de se séparer du natal, du national et de ce qui, plus généralement, le fixe dans une étroitesse identitaire, c'est cela et surtout cela que j'appellerai errance" (Mizubayashi, *Éloge* 107-108). Cet extrait de *Petit éloge de l'errance* de Akira Mizubayashi, écrivain japonais d'expression française, nous place d'emblée dans le thème du nomadisme intérieur, évoquant, de la sorte, son choix délibéré pour l'errance, à rebours de la société japonaise. Errance qui est appréhendée comme recul identitaire et questionnement, mais aussi comme découverte de la culture occidentale. Dans ses écrits, l'auteur montre son affection, son attachement à la langue, à la littérature et à la culture française mais il signale, également, la relation plurielle, multiculturelle complexe qui existe entre nation, langue et identité. Notre propos est de souligner combien un auteur comme Akira Mizubayashi, qui refuse le conformisme et condamne la société japonaise, s'approprie une nouvelle réalité, faisant sienne une langue et une culture qui ne véhiculent pas les représentations auxquelles il avait échappé brisant, ainsi, comme il le souligne, "les verrous des identités asphyxiantes" (Mizubayashi, *Éloge* 89).



ABSTRACT: "It is this effort of voluntary absence, of voluntary uprooting, of active distancing compared to its environment which always appears natural, it is then the way to get away from oneself -even if for one moment or only temporarily-, to separate from the roots, the national and all of what is, more generally, fixed in a narrow identity, it is this and above all what I would call wandering" (Mizubayashi, *Éloge* 107-108). This extract from *Petit éloge de l'errance* from Akira Mizubayashi, a Japanese writer of French expression, places us at the center of the interior nomadism theme, evoking the deliberated choice for wandering, against Japanese society. Wandering which is understood as a decline in identity and questioning, but also as discovery of Western culture. In his writings, the author shows his affection, his attachment to the language, literature, and French culture but he also points out the complex multicultural and pluralist relationship which lies between nation, language and identity. Our purpose is to highlight how an author as Akira Mizubayashi, who refused the conformism and condemns the Japanese society, appropriates a new reality, endorsing a language and a culture that does not convey the representations to which he had escaped breaking, so as he points out, "the locks of asphyxiating identities" (Mizubayashi, *Éloge* 89).

MOTS CLEF : errance ; identité ; altérité ; appropriation ; découverte plurielle

KEY WORDS: wandering; identity; otherness; ownership; plural discovery

Nombres d'intellectuels tels Jorge Semprun, Nancy Huston, Todorov, Milan Kundera, Cioran, Agota Kristof, Akira Mizubayashi, entre autres, sont venus se réfugier en France, choisissant la culture et la langue française comme nouvelles voies de communication. Selon Julia Kristeva, « le "Je", ce choix permettant de sonder l'expression de la mise en scène identitaire, le "Je" autour duquel s'articule leur écriture ne se dit pas directement, sans pudeur et sans fards. Il doit être questionné » (Kristeva 312). Kristeva ajoute à cette affirmation, que « le mot annonçait l'exil, la possibilité ou la nécessité d'être étranger et de vivre à l'étranger, préfigurant ainsi l'art de vivre d'une ère moderne, le cosmopolitisme des écorchés » (*Ibid*). D'après Cioran, ce phénomène de l'exil « est une école de vertige » (Cioran, *Avantages* 855) qui caractérise notre siècle. En effet, « abandonner [sa] patrie, mais encore, (...) plus important, [sa] langue (...) est le plus grand accident qui puisse arriver à un écrivain » (Cioran, *Nihiliste* 28). Cette expérience de l'exil est « une métaphore qui actualise le rapport précis de l'écrivain au temps et à l'espace, dont le point de ralliement est le mouvement » (Ouellet 10). À ce propos, Monique Selz (115-125) soutient que l'exil peut être interprété, sous différents angles : territorial/géographique, contraint, provoqué par des circonstances liées à une situation politique ou économique, langagier, et enfin un exil identitaire, c'est-à-dire un exil choisi. À ce propos, Rainier Grutman fait remarquer que ces écrivains sont tous, à des degrés différents, des exilés, bilingues, dont « l'intégration se fait maintenant au compte-gouttes » (Grutman 117). Ces « passeurs de langue [qui] sont aussi, le plus



souvent, des passeurs de frontières » (Delbart 115) sont « biculturels », mais également « translingue ». D'après l'auteur, ce dernier terme rend compte des bouleversements provoqué par l'exil, par ces transferts d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Ce passage culturel, cette traversée ouvre « le champ des possibilités » (Huston & Sebban 102) à « ces écrivains [qui] ne sont ni enracinés ni déracinés (...). Ils ne sont ni sédentaires, ni nomades. Ils sont exilés » (Huston 59) et développent leur écriture migrante « sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exil » (Nepveu 234). À propos de ces écrivains français venus d'ailleurs (Delbart 2005), Clément Moisan affirme que « c'est en effet dans et par leur écriture que se repère ce caractère propre d'exprimer la situation de l'exil, (...), du déracinement et de l'enracinement, de la mémoire déchirée ou éclatée et de l'identité mise en question » (Moisan 72). L'écrivain migrant se présente alors tel un « cavalier » qui « traverse », « chevauche » et « offense » (Barthes 200). Il assume une double posture, étant à la fois, « dépositaire » mais aussi « témoin » (Kristeva 25). Cette bipolarité culturelle engendre chez les écrivains qui recherchent une « bouée de sauvetage identitaire » (Harel 150), des « ouvertures aux rapports féconds des civilisations étrangères » (Senghor 295). De la sorte, ces écrivains d'expression française, issus de l'exil, déterritorialisés, se donnent un élan privilégié de possibilités afin de s'approprier une identité plurielle, une appartenance multiple.

Notre propos, aujourd'hui, est de découvrir le cas d'Akira Mizubayashi afin de comprendre les raisons qui ont conduit cet auteur japonais à suivre le chemin de l'exil vers une France qui apparaît comme une « incarnation de cet idéal de pays civilisé » (Todorov 237).

Originaire du nord de Honshu, au Japon, Akira Mizubayashi commence ses études de français à l'âge de 18 ans en 1969 et entretient, dès lors, avec cette langue une relation qui se transformera dans un nouvel instrument d'expression. Lors d'une conférence à l'Institut Français de Tokyo, l'auteur avoue à Olivier Massé « le jour où je me suis emparé du français, j'ai perdu le japonais pour toujours dans sa pureté originelle. [...] Mon errance entre les deux langues a commencé... » (Massé).

Mizubayashi présente une des raisons qui l'on conduit au choix d'une nouvelle langue d'adoption dans un entretien à la société des gens de lettres, modéré par le journaliste de RFI, Yvan Amar, intitulé *Langue d'exil, langue élue* :

J'ai voulu m'éloigner de ma langue d'origine. Parce que je n'étais pas bien dans cette langue. J'avais 17 ans en 1968 et j'étais mal à l'aise dans le monde tel qu'il m'apparaissait, dans le monde tel que je le vivais dans la société japonaise, dans le monde, par conséquent, tel qu'il était médiatisé et construit par la langue japonaise, qui était pourtant la seule langue dont je disposais. (Amar)

Dans son livre autobiographique *Une langue venue d'ailleurs*, il nous plonge dans cette relation entre sa langue maternelle et cette nouvelle langue qu'il appellera « langue paternelle » (Mizubayashi 55). Ce parcours biographique qu'il retrace nous place d'emblée dans le contexte familial à l'époque où l'auteur rejette la langue japonaise qu'il trouve vide, « fatiguée, pâle, étioyée », frappée de caducité, comme il le soutient dans une interview en juin 2012 :



Cette difficulté à se loger dans sa propre langue est liée au contexte des années 68/70 au Japon. Je ne suis pas anti-soixante-huitard, mais le discours social et politique de ces années-là était extrêmement stéréotypé. Les mêmes mots, les mêmes expressions étaient ressassées ; je les percevais comme vides de sens. Au lycée où je me trouvais, mes camarades étaient militants et leur façon de s'exprimer était le résultat d'une imitation bête et simple de ce qu'ils entendaient. La politique occupait tout le terrain, le discours dominant me semblait frappé d'inauthenticité et je suis devenu méfiant à l'égard de l'utilisation publique des mots. L'exception, c'était la famille. La parole se libérait uniquement dans ces moments-là. (Makhlouf)

Séduit par la langue française, cette langue venue d'ailleurs, titre qu'il donnera à son premier livre écrit en français, il se lancera dans son apprentissage qui lui tient à cœur devenant, dès lors, son nouvel outil de communication. Un instrument qu'il personnifie d'ailleurs quand il affirme dans *Une langue venue d'ailleurs* :

Le français est un instrument de musique pour moi. C'est le sentiment que j'ai depuis longtemps, depuis, tout compte fait, le début de mon apprentissage. Pour devenir un bon instrumentiste, il faut de la discipline, je dirais même le sens de l'ascèse. Et c'est ce que je dis à mes étudiants aujourd'hui : maîtriser le français, c'est en jouer comme jouer du violon ou du piano. (Mizubayashi, *Langue* 156)

Cette maîtrise du français se fera au long de différentes formations. Ayant obtenu une bourse, il décide de partir pour la France et passe deux ans et demi à l'université Paul-Valéry de Montpellier où il suit une formation pédagogique pour devenir professeur de français. Il prendra donc son élan vers un nouvel espace géographique en 1973, après avoir terminé ses études à l'université nationale des langues et civilisations étrangères de Tokyo s'engageant, de la sorte, dans cet apprentissage d'une nouvelle langue. Cette voie vers le français avait été ouverte par la lecture de l'œuvre du philosophe japonais Arimasa Mori qui s'était établie à Paris. Mizubayashi souligne que c'est avec lui qu'il a connu une langue japonaise très différente de celle qu'il entendait autour de lui pour se lancer, par la suite, dans la découverte de la langue française :

Il maniait ainsi une langue japonaise magnifique qui m'a séduit, et il était par ailleurs profondément engagé dans la langue française ; vers la fin de sa vie, il écrira même son journal intime en français. C'est la distance prise par rapport au Japon et à la langue japonaise qui lui a permis de s'exprimer différemment au sein de cette langue. Et c'est lui qui m'a ouvert la voie vers le français. (Makhlouf)

Cette ouverture vers l'ailleurs a également été véhiculée par l'influence familiale qui a, à son tour, joué son rôle dans le choix du français comme langue de travail, comme langue d'écriture. Dans une rencontre autour du thème « Écrire, la langue de l'autre », organisée le 14 mars 2013 à l'auditorium du Petit Palais par la Maison des écrivains et de la littérature, Mizubayashi nous avoue que :

la manière dont je suis entré très tardivement dans la langue française est surdéterminée par une histoire familiale. J'ai aujourd'hui 61 ans. Mon père appartient à une génération qui a connu cette affreuse période de guerre entièrement dominée par la folie fasciste de l'impérialisme nippon. Mon père était totalement en désaccord avec l'air ambiant belliqueux. C'était un soldat récalcitrant et à ce titre, il a été maltraité, voire torturé par ses supérieurs infatués et stupides.



Ce qui soutenait moralement le malheureux soldat, ce sont les valeurs de l'humanisme occidental qu'il avait intériorisées, pendant son adolescence et sa jeunesse estudiantine, par le biais essentiellement de la littérature. Il me semble que c'est ce désir de mon père qui m'a porté et nourri durant toute mon enfance. C'est de ce désir-là que je suis né en français. Très tôt, j'ai donc eu moi-même le désir de *m'éloigner* de mon pays, de tenir à distance la manière d'être au monde et surtout la manière d'être avec autrui propre à la culture de ce pays. Bref, j'avais besoin de *me séparer*, provisoirement tout au moins, de ce qui est *natal* et *maternel*, si j'ose dire. C'est la raison pour laquelle j'ose affirmer que le français est ma langue *paternelle*. (Isidori)

Cette « langue paternelle », qu'il adopte comme sienne, avait déjà été évoquée dans son livre *Une langue venue d'ailleurs* dans lequel il montrait combien le soutien, l'encouragement de son père face à cet apprentissage avait été important à ses yeux. Il affirme d'ailleurs, à ce propos, rendant ainsi hommage à son père « quand je parle de cette langue étrangère qui est devenue mienne, je porte au plus profond de mes yeux l'image ineffaçable de mon père » (Mizubayashi, *Langue* 55) et ajoutera : « Il me semble que j'ai fait de ce désir paternel une source d'énergie qui m'a poussé à m'éloigner à mon tour de la prison de l'identité nationale. Identité qui se présente toujours comme étant quelque chose de naturel » (Mizubayashi, *Langue* 171). Or l'empreinte paternelle sera à jamais associée à l'amour pour le français qui le pousse à la rupture avec sa langue maternelle, du moins provisoirement, pour découvrir une culture autre. À ce sujet, Mizubayashi défend, dans un entretien recueilli par Clément Balta pour la revue *Le français dans le monde*, que « le désir de s'investir dans l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est le désir de s'affranchir des limites de son monde et de sa langue. C'est le désir d'éloignement de ce qui est natal et naturel. C'est le désir de liberté » (Balta 18). Ce désir lui donnera de l'élan pour poursuivre son cheminement dans l'apprentissage de la langue française, langue étrangère à l'intérieure de laquelle sa parole « s'est [selon lui] libérée » (Makhlouf).

Ainsi, après son séjour de deux ans et demi à Montpellier, un court retour à Tokyo en 1976, où il prépara une maîtrise de lettres modernes, il repart pendant trois ans à Paris en 1979 et s'inscrit, à l'École normale supérieure, en qualité de pensionnaire étranger, pour une « thèse de doctorat sur l'écriture à la première personne de Rousseau » (Mizubayashi, *Éloge* 30). Auteur envers lequel il s'était attaché lors de sa lecture des *Confessions*. À ce propos, il nous confie, dans son *petit éloge de l'errance*, que l'écriture de Rousseau le « troubla presque physiquement » (Mizubayashi, *Éloge* 28) et avoue pour ce qui est de son écriture qu'« elle [le] prit aux tripes » (Mizubayashi, *Éloge* 28). D'après Mizubayashi, les discours de Rousseau sont « marqués par un mouvement d'errance qui conduit l'auteur à découvrir un monde autre, antithèse de celui qui l'enferme dans une réalité inacceptable » (Mizubayashi, *Éloge* 91). Cette conception de l'errance touche profondément Mizubayashi qui avait eu, lui-même, le besoin de conquérir une réalité autre que la japonaise pour découvrir une nouvelle ouverture vers un monde et une culture qui lui proposeront des expériences plurielles dans lesquelles il se retrouvera comme étranger et se « fortifie[ra] de cet intervalle qui le décolle des autres comme de lui-même » (Kristeva 16). La distance de son pays natal comme l'a défendu Edward Saïd « affûter[a] [son] regard sur le monde » (Saïd 241) aiguisera sa curiosité et lui proportionnera un enseignement qui, d'après Kristeva, sera marqué d'un « sentiment hautain non pas d'être dans la vérité, mais de relativiser et de se relativiser là où les autres sont en proie aux ornières de la monovalence » (241). Dans *Petite éloge de*

Saggi/Ensayos/Essais/Essays

N. 23 – 05/2020



l'errance; Mizubayashi trouve alors dans ce "déracinement voulu, [une] manière de s'éloigner de soi-même [...], de se séparer du natal, du national et de ce qui, plus généralement, le fixe dans une étroitesse identitaire, c'est cela et surtout cela qu'[il] appell[e] errance" (107-108). Errance qu'il retrouvera dans ce cheminement de l'apprentissage d'une langue étrangère ou plutôt d'une langue envers laquelle il se sent étranger comme il le témoigne encore une fois :

Je reste étranger à cette langue, j'essaie de m'approprier cette langue, mais elle reste extérieure en quelque sorte à mon univers. Et par cet effort d'apprentissage d'une langue qui m'est venue d'ailleurs, le japonais lui-même m'est devenu en quelque sorte étranger. Par le fait même d'apprendre une langue étrangère, je crois qu'on occupe une position différente par rapport à sa langue maternelle.

Car je dois dire également que, d'une certaine manière, je suis devenu étranger à la langue japonaise aussi. Ce que je veux dire, c'est que le japonais est devenu désormais une langue que j'ai la conscience d'apprendre : j'ai perdu ce rapport naturel avec la langue japonaise que j'avais pu avoir autrefois.

Nancy Huston nous dit quelque chose de tout à fait semblable dans son livre *Nord perdu*, lorsqu'elle nous explique que, quand elle a appris à écrire en français, elle a perdu son rapport virginal avec sa langue maternelle (dans son cas l'anglais). Je partage ce sentiment-là.

Je suis donc entre les deux langues : je ne suis pas tout à fait dans la langue française, mais je ne suis pas tout à fait dans la langue japonaise non plus ; j'occupe une position intermédiaire, je crois. Est-ce que j'en souffre ? Non, je n'en souffre pas. C'est comme cela, c'est l'entre-deux que j'ai choisi. C'est là mon destin en quelque sorte. Ce n'est pas une souffrance, mais ce n'est pas un confort non plus : je ne suis pas confortablement installé dans la langue japonaise pas plus que je ne le suis dans la langue française. Et puis l'inconfort est positif, dans la mesure où il provoque des mouvements, des efforts... (Massé)

En guise de conclusion, nous aimerions souligner, comme le soutient Daniel Pennac, que ce "jeune homme [qui est entré] en français sous le double auspice de la littérature et de la musique", avoue ne se sentir à sa place ni dans sa terre natale, ni dans son pays d'accueil. Ainsi que le définit Saïd, il est "dans l'entre-mondes" (Saïd 687-703). Il n'appartient "à aucun lieu, aucun temps, [car] l'espace de l'étranger est un train en marche, un avion en vol" (Kristeva 17). Rappelons à ce sujet, les paroles de Hugues de Saint-Victor que Todorov reprend dans *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre* et qui résonnent dans les écrits et dans les voix de tous les exilés : "L'homme qui trouve sa patrie douce n'est qu'un tendre débutant, celui pour qui chaque sol est comme le sien propre est déjà fort ; mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est comme un pays étranger" (Todorov 253). "Étranger ici et là" (Makhlouf), "toujours décalé, hors de place" (Mizubayashi, *Langue* 268) sorti de l'univers japonais sans pour autant adhérer à l'univers français, Akira Mizubayashi choisit "l'isolement, la solitude, le renoncement, *l'errance*" (Mizubayashi, *Éloge* 44) comme posture existentielle tout en affirmant "Je suis étranger ici et là et je le demeure" (Mizubayashi, *Langue* 268).

BIBLIOGRAPHIE

Amar, Yvan. "Entretien de Akira Mizubayashi. Langue d'exil, langue élue." 12 octobre 2016. Entretien. <https://www.sgdl.org/sgdl-accueil/presse/presse-acte-des->



forums/la-langue-francaise-pour-territoire/3106-langue-d-exil-langue-elue. Consulté le 22 déc. 2018.

Balta, Clément. "Entretien de Akira Mizubayashi." *Le français dans le monde*, no. 419. Septembre - Octobre 2018. https://www.arlea.fr/IMG/pdf/francais_dans_le_monde_dans_les_eaux_profondes.pdf. Consulté le 19 déc. 2018.

Barthes, Roland. *Le bruissement de la langue*. Seuil, 1993.

Cioran, Emile. "Avantages de l'exil." *Œuvres*. Gallimard, 1999.

---. "Je ne suis pas un nihiliste : le rien est encore un programme." *Magazine Littéraire*, no. 373, février 1999.

Delbart, Anne-Rosine. *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Pulim, 2005.

Harel, Simon. *Les passages obligés de l'écriture migrante*. XYZ éditeur, 2005.

Huston, Nancy, et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes, Histoires d'exil. J'ai lu*, 1986.

Huston, Nancy. *Désirs et réalités. Textes choisis 1978-1994*. Leméac/Actes Sud, 1996.

---. *Âmes et corps*, Actes Sud, 2004.

Grutman, Rainier. "Bilinguisme et diglossie : comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones ?" *Les études francophones : état des lieux*, sous la direction de Lieven D'Hulst et Jean-Marc Moura, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, 2003, pp. 113-126.

Isidori, Francesca. "Écrire, la langue de l'autre" : rencontre avec Vassilis Alexakis, Eugène Green et Akira Mizubayashi. Rencontre organisée par la Maison des écrivains et de la littérature. 14 mars 2013. <http://mizubayashi.urdr.weblife.me/pg143.html>. Consulté le 20 déc. 2018.

Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Gallimard, 1991.

Makhlouf, Georgia. "Entretien de Akira Mizubayashi. Akira Mizubayashi, étranger à sa langue." *L'Orient Littéraire*, Juin 2012. http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3844. Consulté le 20 déc. 2018.

Massé, Olivier. Entretien de Mizubayashi Akira : "20 questions à Akira Mizubayashi". Rencontre entre l'auteur et les élèves de la classe - niveau C1 – "Analyse géopolitique de l'actualité francophone". Institut français de Tokyo. 12 février 2012. <http://www.institutfrancais.jp/tokyo/files/2014/02/Akira-Mizubayashi.pdf>. Consulté le 20 déc. 2018.

Mizubayashi, Akira. *Une langue venue d'ailleurs*. Gallimard, 2011.

---. *Petite éloge de l'errance*. Gallimard, 2014.

Moisan, Clément. "Pour une poétique historique de l'écriture migrante : L'exemple de Québec." *Écriture migrante / Migrant Writing*, sous la direction de Danielle Dumontet et Frank Zipfel, Georg Olms Verlag, 2008, pp. 69-77.

Nepveu, Pierre. *L'écologie du réel – Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Boréal, 1988.

Ouellet, P. *L'esprit migrateur : Essai sur le non-sens commun*. Trait-d'union 2003.

Saïd, Edward Wadie. *Réflexions sur l'exil et autres essais*. Actes Sud, 2008.

Selz M. "L'exil : une métaphore du cheminement analytique." *Le Coqhéron*, vol. 3, no. 170, 2002, pp. 115-125.



Senghor, Léopold Sédar. *Liberté, 5, Le dialogue des cultures*. Seuil, 1993.

Todofov, Tzevan. *L'homme dépaycé*. Seuil, 1996.

---. *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*. Seuil, 1982.

Ana Maria Alves est maître de conférences au Département de Langues Étrangères de l'Institut Polytechnique de Bragança (Instituto Politécnico de Bragança Portugal). Elle intègre le Centre de Recherche en Langues, Littératures et Cultures de l'Université de Aveiro. Ses domaines de recherche sont la culture et la problématique identitaire et le discours de l'exil, la littérature française et francophone contemporaine, les littératures migrantes, la sociologie des intellectuels.

amalves@ipb.pt